

UN ESCALIER DE SABLE

BENJAMIN LEGRAND

UN ESCALIER DE SABLE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-107454-3

© Éditions du Seuil, janvier 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour les enfants qui, de tout temps,
ont joué ou jouent encore à la guerre...
Avec des soldats de plomb ou de plastique,
des fusils en bois, en vidéo ou pour de vrai...

Pour Philippe Druillet,
en souvenir des « commandos » de Bleu...

Et pour ma grande sœur, à cause de la voix...

DANS UN FUTUR PROCHE
D'UN PASSÉ PAS SI LOINTAIN...

Chapitre 1

Le premier

Je suis debout, là, sous une chaleur à crever, et je sais même pas pourquoi. Bon, OK, on nous dit que c'est une mission de la plus haute importance, que c'est de la reconstruction, de l'interposition (qu'est-ce que ça veut dire ?), mais moi j'ai rien demandé. Quand je me suis engagé, je ne savais pas que j'allais me retrouver là. J'avais vu l'affiche dans le métro. Ça ressemblait à une pub pour un jeu vidéo à la portée du premier débile venu. Moitié gros bras surarmé, moitié haute technologie, avec des filles en plus, devant des écrans ou déguisées en espèces d'hôtesse de l'air. Et comme dans ma cité ça déconnaît grave, je me suis dit que j'allais faire un break, mon frère. Laisser tomber les guerres de gangs, les planques à képas, les biftons de vingt et de cinquante, les rodéos, les galères, les virées ratées en boîte, les bastons et tout le bordel, et me casser vite fait avant de finir au ballon comme Ahmed et les autres. Parce que la situation, ces derniers temps, ça puait vraiment. Le pire, c'est que mon père était enfin fier de moi. Il m'a même serré dans ses bras quand je lui ai dit que j'allais m'engager. Ma petite sœur, elle pleurait. Elle voulait pas que j'aille à la guerre. Ma mère non plus. Et j'arrivais pas à leur faire comprendre. Comprendre qu'en ce moment, justement, y avait *pas* la guerre.

Mes frangins, je les sentais mal. Quinze et treize ans, et déjà embringués sur le même toboggan que moi. Complètement à la masse. Dealers troisième génération... J'avais beau essayer de leur expliquer, ils me prenaient pour un trouillard. Une merde. Pour eux, si je quittais la cité, c'est que j'avais les couilles à zéro.

En plus, je lâchais tout juste avant de grimper dans la hiérarchie. Ils pigeaient queue.

Hiérarchie de merde, putain. Jamais ce gros con vicelard d'Ali m'aurait laissé devenir son second. J'avais compris ça depuis longtemps. Depuis que j'avais refusé de buter le pauvre Blackos ravagé de crack qui racontait des conneries à la gare du RER. Si j'avais pas voulu le flinguer, c'est juste parce je savais qu'il allait crever dans pas longtemps. D'ailleurs, ça a pas traîné. Il est tombé sous une rame un soir où il dansait comme un derviche sur le quai, raide au cristal. Mais s'il avait fallu, je l'aurais buté. C'est pas grand-chose de buter un mec. Enfin, c'est ce qu'on dit. J'ai déjà vu des morts. C'était pas marrant, mais en fait, ça m'a rien fait. Rien qu'un corps étalé au pied de la cité, et qu'on emballe dans une ambulance. Que personne caillasse, pour une fois...

Bref, tout ça m'a fait réfléchir. Et quand Ahmed s'est fait ser-rer par les stup's, même si j'savais qu'il me balancerait pas, j'ai juste pas eu envie de finir comme lui. Alors j'ai noté l'adresse Internet sur l'affiche du métro et puis, comme on dit, j'ai suivi les instructions sur le site de l'Armée française et je me suis engagé.

Bon, le tout premier entretien, c'était pas comme j'avais imaginé. Y avait une fille habillée comme un para. Avec des galons que je savais pas encore reconnaître. Pas cool du tout. Me prenait pour un petit connard des cités. Ce que j'étais peut-être. Mais quand je lui ai dit que j'avais flashé sur la pub, elle a bien voulu m'ouvrir un dossier.

Depuis, j'ai compris pas mal de choses. L'entraînement sur ce putain de plateau pelé en Haute-Provence, la hiérarchie, l'effort physique et mental à fournir si on ne veut pas passer pour un navet complet. Quelle fatigue !

Et puis le voyage. Le bateau. Énorme. Putain, j'avais jamais pris le bateau, même pas pour retourner en Algérie. Et là, en plus, c'était un bateau de guerre. Comme dans les films. Avec des canons et des mitrailleuses, deux hélicos, et tout un tas de

bordels d'antennes et de radars. Et une escorte de frégates avec des missiles dessus. Des fois que les terroristes, ou ce qu'il en reste, envoient leur aviation nous attaquer... La crise de rire de ouf !

En fait, on n'a pas rigolé longtemps. À cause du secret. Pas le droit de dire où on allait. On aurait eu du mal, vu qu'on n'en savait rien.

Quand la compagnie a quitté Toulon, y en avait qui faisaient des drôles de gueules, comme si on partait vraiment à la guerre. Sauf qu'y a pas vraiment la guerre. En tout cas pas là où on est arrivés, finalement, après une grosse tempête en Méditerranée où les trois quarts des bleus ont gerbé. Dont moi. Ça a bien fait rigoler les marins, y a même eu des bagarres. Et puis le passage du Canal de Suez (mais j'ai pas vu les Pyramides), la mer Rouge qu'est bleue comme les autres, et après je sais plus trop.

On a débarqué quelque part sur une côte de l'Afrique... Mais j'ai même pas eu le temps de savoir où on était. On est pas restés plus de deux heures. On nous attendait, avec des VBL, des Jeeps, des camions, des bulls, des camions grues, et quelques automitrailleuses pour faire plus sérieux, sûrement, bref toute une colonne. Y avait d'autres colonnes qu'étaient là aussi. Des Italiens et des Allemands. C'est l'OTAN. C'est ça qu'on est. Mais qu'est-ce qu'elles foutent, les troupes de l'OTAN, dans ce désert africain, je vous le demande ? Paraît qu'on est venus parce que l'ONU n'arrivait à rien.

OTAN en emporte le vent du désert, comme l'a si finement dit le lieutenant Devarrieux en nous faisant grimper dans un camion. Devarrieux, c'est notre officier. C'est une fille. Une blonde à cheveux courts. Mais on sent quand même ses seins sous son battle-dress camouflé. Une nana qui me donne des ordres sans arrêt. Remarquez, j'irai pas me battre avec elle. Jamais. J'en ai vu des plus costauds que moi se manger ce qui servait d'herbe au camp d'entraînement après un combat à mains nues avec elle. D'ailleurs, j'irai jamais me battre avec, parce qu'elle est belle comme un canon.

Bon, je sais, c'est pas drôle. Mais il faut bien tuer le temps.

Car je suis là, devant notre camp, baptisé Oasis 1 (entendez « ouane »), qui comprend le QG du colonel Rivelain, responsable de notre force « d'interposition et de reconstruction », un paquet de tentes, des flopées de murs en sacs de sable comme un immense fortin, un petit hôpital et un vaste parking pour le « train », ça s'appelle. C'est ceux qui s'occupent du matériel et de l'intendance, et c'est là que presque tous les véhicules doivent rentrer le soir, bien à l'abri.

Séparés de cet immense espace, plutôt pas trop mal organisé je dois dire, quatre camps triangulaires plus petits sont disposés autour de ce qui reste de la ville, avec deux contingents d'Italiens et deux d'Allemands. Oasis 2, 3, 4 et 5. Oasis 2 et 3 sont les plus proches de nous. J'aimerais pas trop être dans les deux autres.

En ce qui concerne la ville elle-même... On en a longé une bonne moitié pour atteindre Oasis 1, et on n'a rien vu, et pas le moindre comité d'accueil, que dalle. C'est une ville bizarre, presque vide, plantée dans un désert dont je ne connais pas le nom. J'ai toujours été nul en géographie. En face, en dessous de la montagne, y a plein de vieilles baraques sur des collines pelées, une mosquée intacte, quelques minarets de notre côté, et même deux églises entre les toitures. On aperçoit aussi des petits immeubles, genre cités, mais moins hauts et aussi moches. Pareil à l'est, pas loin de là où on campe. Les immeubles et les baraques sont complètement défoncés par des obus ou des balles de mitrailleuses. On dirait le Liban, dit le sergent-chef Bouchard, qui a vu du pays, lui. Ce con.

Bref, me voilà « provisoirement » installé au bord d'une espèce de ville jaunâtre posée dans une cuvette pleine de sable que le vent du désert rapporte au fur et à mesure que les pauvres mecs qui vivent dans cet enfer le balayent. Et ils doivent balayer tous les jours, je pense, depuis des millénaires. Sinon, ils seraient tous engloutis depuis très, très longtemps.

Le camp a été monté et installé fissa... Faut dire qu'une section de sapeurs de la Légion nous avait précédés. C'est pas un trois étoiles, mais y a tout le confort moderne. Grâce aux pan-

neaux solaires. C'est pas ça qui manque le soleil, par ici, putain. Y a même Internet pour ceux qui veulent causer avec leurs parents. Moi, les miens ils ont pas Internet, et j'ai pas vraiment envie de leur raconter quoi que ce soit. Sauf à ma petite sœur, oui. Mais comment lui expliquer ÇA ?

Devant moi, qui suis de garde à l'entrée A du camp Oasis 1, c'est-à-dire face à la ville qu'on doit « sécuriser » et rafistoler, paraît-il, c'est un immense terrain vague avec des carcasses de bagnoles cramées et des trous partout. Quelques centaines de mètres de sable et de pierres. On dirait la Lune, mais avec des touffes d'herbe jaune par-ci, par-là. Une route d'asphalte à moitié couverte de sable passe à cent mètres. Et après, y a encore deux cents mètres jusqu'aux abords de la ville. Juste devant mon poste de garde, une route toute droite va vers la ville. Elle croise l'autre route, par laquelle on est arrivés. Où elle va, celle-là, j'en sais rien. Dans le désert, disent mes camarades de chambrée. Enfin, de tente, plutôt. La route, donc, a été construite y a longtemps par je ne sais quel ex-pays « colonisateur » ou « commercialement allié », comme a dit dans son discours le colonel Rivelain, le jour de notre arrivée, et elle est pleine de trous. Jamais entretenue. Plus loin, dans le désert, ça doit être pire. Et c'est une des rares voies d'accès à la ville. Elle a un nom plutôt joli, cette ville, même pour moi... Ou plutôt surtout pour moi, même si j'ai jamais appris l'arabe. Al-Jannah, elle s'appelle.

En France, dès qu'on quitte un centre-ville, y a tout un tas de supermarchés, de fast-foods, de magasins de bricolage, de meubles ou de merdes toutes pareilles. Là, rien de tout ça. Le terrain vague troué avec presque plus de caisses cramées que dans nos cités, et l'entrée de la ville. Le reste, c'est vide. Du sable, des cailloux, et des plantes blanchies qui doivent être rudement coriaces pour supporter cette chaleur.

L'entrée de la ville a de la gueule. Y a des restes de remparts, des murs sablés par le vent, usés et à moitié écroulés, et les ruines d'une tour carrée avec des fentes. Le lieutenant Devarrieux a dit que ça s'appelait des meurtrières. Je l'ai pas contredite. Mais

j'aime pas trop... Le mot fait penser à un tireur embusqué, bien à l'ombre, pendant que moi je sue à garder en plein soleil l'entrée principale de ce camp Oasis 1 de merde, où on va passer je sais pas combien de semaines... Ou de mois. On ne nous a rien dit.

Le long de la ligne des anciennes fortifications de cette ville paumée, y a plein de maisons, habitées ou à moitié en ruine et vides. Les maisons, ici, c'est comme dans la casbah que me racontait ma grand-mère. Elles ont des terrasses sur le toit. Enfin, celles qui sont pas écroulées, ou défoncées par des trous d'obus, ou noircies par des incendies. On est là pour réparer tout ce bordel et, comme dit le lieutenant Devarrieux, on va faire du mieux qu'on peut. Après une espèce de porte en ruine, la route plonge dans la cuvette où s'étend la ville. D'ici, on voit les vagues immeubles plus modernes du centre-ville qui dépassent au-dessus des maisons, et qui s'en sont pris plein la tronche. Plus personne ne vit là, c'est évident. Les façades sont crevées. Des balcons pendent, comme du linge à sécher, les fils rouillés du béton armé tissant des espèces de toiles d'araignées collées de gravats. Y a dû y avoir des morts. Plein de morts depuis qu'on a redessiné les cartes de cette partie de l'Afrique. La dernière guerre, c'était y a un ou deux ans, je crois. Et on se croirait en face d'une ville fantôme.

Paraît qu'on trouve une rivière au milieu de la cuvette, un genre d'oued qui vient des montagnes, au fond et à droite, on les distingue à peine parce qu'elles se perdent dans la brume de chaleur. Y a des arbres, au loin, près de cette rivière. On voit pas l'eau, parce qu'en fait d'oued, paraît qu'il est très asséché. Un gros ruisseau au fond d'une gorge large et profonde.

Paraît aussi que c'était une immense oasis, avant. Bien avant tout ce qui fait qu'on est là. Et que je suis là, moi, planton planté devant l'entrée A d'Oasis 1. De l'autre côté de l'entrée, Sammy monte la garde comme moi. Mais lui, il a un tas de sacs de sable devant lui. Et les deux crétins de servants de la mitrailleuse sont affalés à l'ombre des sacs. J'en vois même un qui dort. L'enculé.

Je suis censé arrêter, en levant pacifiquement la main, tout véhicule s'approchant pour entrer dans le camp. Mais il ne se passe rien depuis l'aube, pas un mouvement, je m'emmerde, je crève de soif et de chaud. Quarante-cinq à l'ombre, et je suis en plein soleil. J'ai l'impression que mon crâne bout sous mon casque, comme un œuf en train de devenir dur. Je garde bien les mains et les doigts au même endroit sur mon arme, parce que, quelques millimètres plus loin, le métal est brûlant.

À quoi ça sert de monter la garde, comme ça, en plein soleil, devant une porte en chicane avec des barbelés ? J'aimerais qu'on m'explique. Personne ne passe sur la route et personne ne sort de la ville pour venir ici. Et je vois pas pourquoi ils viendraient, d'ailleurs. Ils doivent se demander ce qu'on fout là. Comme moi. Mais j'ose pas trop le dire. Peur de passer pour un con ou un mauvais élève, comme au collège, parce que j'ai pas écouté grand-chose des explications qu'on nous a données. Peut-être que j'aurais dû. Mais je vois franchement pas ce que ça aurait changé.

Je jette un œil vers Sammy. C'est devenu mon pote, à force. Il est comme moi. Il vient d'une cité de merde aussi et il s'est engagé pour essayer de s'en sortir. Déjà qu'avec des diplômes c'est pas facile, mais avec rien, c'est carrément impossible. Sammy il a peut-être des diplômes, je sais pas, mais il hoche lentement la tête, l'air de dire : « Qu'est-ce qu'on se fait chier... » Et je suis bien d'accord avec lui. Pourquoi ils nous mettent pas par deux, on pourrait discuter au moins, en attendant les visiteurs qui viennent jamais ? Et pourquoi c'est toujours Sammy et moi qui sommes de garde ? Elle est raciste ou quoi, le lieutenant Devarrieux ?

J'ai soudain l'impression d'entendre quelqu'un qui chante au loin. Une voix de femme. Y a aussi un truc qui brille en haut de l'immeuble défoncé le plus proche. Un bout de miroir ? Ça me rappelle quand j'étais tout môme, je m'amusais à éblouir les mecs en bagnole sur la quatre-voies. C'était l'éclate. Quand y avait du soleil... Et qu'ils se foutaient la gueule en l'air... Mais

qu'est-ce que c'est que ce truc ? Quelqu'un qui envoie un signal ? Un flingue ? Des jumelles ? Une lunette de fusil ?

Et au moment exact où il y pensait, une balle de gros calibre lui traversa la gorge et, laissant quelques éclats de métal au passage, le poussa instantanément dans un gouffre sanglant où il se sentit étouffer. Il tenta de gargouiller quelque chose puis, alors que son cerveau s'affolait au-delà de l'imaginable et que son cœur pompait à trois cents à l'heure, un voile blanc étincelant l'aveugla d'un coup. Il entendit la voix de Sammy qui criait. Et c'est ce cri qu'il emporta en perdant connaissance.

Chapitre 2

Les stigmates

Quand Sammy sentit, avant de le voir, que son pote s'écroulait comme une masse, il pensa d'abord à une insolation. Vu l'impeccable état de marche du four dans lequel ils étaient cantonnés, ça n'avait rien d'étonnant. Mais quand il aperçut les flots de sang qui jaillissaient de la gorge d'Abdel et qui séchaient instantanément sur les pierres de l'autre côté de l'entrée d'Oasis 1, il hurla un « merde-Abdel-au-secours-putain ! » pendant qu'il abandonnait son poste pour se précipiter vers lui.

Les deux servants de la mitrailleuse n'avaient encore rien capté. L'un dormait et l'autre somnolait, à moitié pété de chaleur et de pastis.

Sammy se pencha sur Abdel, effaré. Dans sa tête et tout son corps, son propre sang faisait le bruit des chutes du Niagara. Il n'avait jamais vu quelqu'un prendre une balle dans la gorge. Jamais vu un mort, en fait. Et il ne se rendit même pas compte qu'une seconde balle le frôlait avant de s'écraser dans le mur, pénétrant dans le mortier friable entre deux pierres usées. Juste derrière le corps secoué de spasmes de son unique copain dans cette foutue compagnie. La balle qui lui était destinée à lui, Sammy, qui avait maintenant les yeux fixés sur le sang de son pote, lequel jaillissait et séchait aussi sec, crépitant en retombant sur les pierres et les plaques d'asphalte surchauffée de l'entrée.

Il se remit à crier, à appeler à l'aide, réveillant les deux gros balaises assoupis sous leur mitrailleuse lourde.

Sammy saisit maladroitement Abdel par les épaules et le souleva comme pour l'embrasser, avant de prendre conscience de

l'erreur de ses gestes qui ne faisaient qu'amplifier le désastre. Ne jamais remuer un blessé, surtout par balles. Il le lâcha.

Abdel, qui étouffait dans son propre sang, retomba sur la pierre brûlante et Sammy regarda ses mains, rouges de sang. Il sentit qu'il avait les yeux écarquillés d'horreur. Et il n'arrivait pas à en reprendre le contrôle.

Les deux gros balaises abandonnaient enfin leur poste en appelant à l'aide, hurlant, titubant.

D'autres hommes arrivèrent, avec le lieutenant Devarrieux. Quand elle aperçut le corps ensanglanté, elle sentit tous ses réflexes prendre les commandes. Elle gueula aux deux balaises de retourner à leur poste immédiatement et de braquer leur mitrailleuse sur les façades. Les cinq types qui l'accompagnaient se mirent immédiatement en position, comme s'ils avaient fait ça toute leur vie, ce qui était peut-être le cas pour certains d'entre eux. Toute leur vie d'adulte en tout cas. Mais rien ne se passa. Le lieutenant Devarrieux avait compris la situation en un instant. Un sniper. Ils étaient tous des cibles faciles. Elle cria en direction des servants de la mitrailleuse :

– Arrosez au-dessus de la porte, c'est un sniper ! Et c'est un ordre !

Les deux gros balaises la regardèrent, interdits, mais plus elle les fusillait du regard, moins ils avaient l'air de vouloir obtempérer. Sammy chialait comme un môme, bafouillant qu'Abdel était son seul copain, et le lieutenant Devarrieux lui cria de se taire. Elle avait sorti ses jumelles et, accroupie, elle scrutait les façades apparentes au-dessus des remparts en ruine, les fenêtres des immeubles crevés, les terrasses en face d'elle de l'autre côté du no man's land. Mais elle ne voyait rien. Elle allait réitérer son ordre d'ouvrir le feu quand elle sentit une présence près d'elle. Le capitaine Lebot, debout comme s'il ne courait aucun danger.

– Lieutenant Devarrieux, au rapport, dit le capitaine d'un ton presque interrogatif.

– C'est un sniper, mon capitaine, dit Devarrieux. J'ai donné l'ordre d'ouvrir le feu, au-dessus des toits, pour voir...

– Quand je disais « au rapport », lieutenant, ça voulait dire au rapport chez le colonel... On gère la situation. Merci.

Sammy la regarda partir. Elle était furieuse. Ça se voyait à sa démarche. Les gros balaises avaient lâché leur mitrailleuse et ils attendaient visiblement que le capitaine se casse pour reprendre leur sieste. Deux brancardiers arrivèrent pour emmener le pauvre Abdel. Le capitaine Lebot leur dit de faire attention à ne rien toucher. Il avait sorti un petit appareil numérique haut de gamme et il photographia le corps avant qu'on ne l'enlève, le mur derrière, puis les façades devant. Il se pencha et trouva de minuscules fragments de balle sanglants et écrasés derrière le fantôme d'Abdel et une autre balle, très grosse, enfoncée dans un interstice entre deux pierres du muret de ce qui était sûrement un ancien enclos à chevaux et chameaux maintenant transformé en Oasis 1. Il prit délicatement la balle, la posa dans un mouchoir qu'il plia et rangea dans sa poche de poitrine.

Il ne manquait que le ruban jaune avec marqué « police, scène de crime », se dit Sammy, avec l'impression d'assister à la rediffusion d'un vieux feuilleton américain, transposé dans ce bled où ils n'auraient jamais dû mettre les pieds. Le capitaine Lebot allait-il faire une enquête ? « Les Experts » à Al-Jannah ?

Le lieutenant Sophie Devarrieux attendait devant la porte du PC du colonel Rivelain, dûment gardée par un énorme soldat noir. Installé au fond de ce bâtiment en béton fraîchement coulé, à moitié enterré au centre d'Oasis, le bureau du colonel côtoyait une grande salle de réunion pour ce qui faisait office d'état-major, une chambre pour son usage personnel et une pour son aide de camp, le PC de communications avec deux tonnes de matos informatique de pointe, et divers autres petits bureaux ou

piaules pour le staff. En face de Devarrieux, assise à une table, une très jeune caporale tapait sans s'arrêter sur un ordinateur portable. Sur le dos du couvercle, elle avait collé des stickers idiots ou des slogans humanitaires. Devarrieux lui redemanda quand le colonel allait la recevoir pour qu'elle puisse enfin faire son rapport. Sans lever le nez, la caporale répondit que ça n'allait pas tarder. Le colonel était au téléphone avec le maire de la ville, représentant des autorités de la capitale.

Le capitaine Lebot entra dans la salle, passa devant Devarrieux sans lui jeter un regard et frappa à la porte du PC proprement dit.

– C'est Lebot, dit-il.

Devarrieux entendit vaguement le colonel lui dire d'entrer. Lebot avança et referma la porte. Devarrieux bouillait. Merde, elle aurait pu dénicher le sniper si ce connard de Lebot n'était pas intervenu. Sûr que le mec aurait eu peur et aurait tiré, ou au moins bougé, croyant que les tirs lui étaient destinés. Mais non...

Elle fixa une pendule électronique qui égrenait les secondes perdues.

Le colonel Richard Rivelain avait presque cinquante ans, mais il ne les faisait pas. L'uniforme a tendance à uniformiser et, sans les rides qui faisaient deux lignes verticales quasiment droites sur ses joues et quatre W serrés sur son front, on n'aurait pas pu imaginer qu'il allait bientôt prendre une retraite méritée. Il était chauve, par choix, et rasé de près pour une raison quasi identique : ne pas laisser apparaître le blanc prématuré de sa barbe.

Lebot le salua réglementairement, jetant à peine un œil à l'aide de camp de Rivelain, le lieutenant Ambroise Toussaint, un Martiniquais râblé comme un pilier de rugby. Mais avec des mains de pianiste, comme on dit, aux longs doigts fins et osseux, alors qu'en réalité les meilleures mains, pour un pianiste virtuose, seraient plutôt courtes et souples. Le capitaine Lebot soupçonnait Toussaint d'être homo, mais qui était-il pour juger qui que ce soit ? Il se le demandait souvent, lui qui portait un nom prêtant à la moquerie. Le moche, ou pied bot, voilà comment on

